

Ciné-livres

Numéro 85, juillet 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51255ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1976). Compte rendu de [Ciné-livres]. *Séquences*, (85), 46–47.

CINÉ-LIVRES

UN DEMI-SIÈCLE À HOLLYWOOD

Raoul Walsh, Paris, Calmann-Lévy, 1976, 350 pages.

Ces "mémoires d'un cinéaste" nous rapportent diverses aventures et rencontres de Raoul Walsh qui fut très tôt inféodé au monde d'Hollywood. C'est dire que ce cowboy est vite passé de la figuration au métier d'acteur qui l'a conduit à prendre place derrière une caméra. C'est donc au temps du cinéma muet que nous découvrons Raoul Walsh, ami de Griffith qui fut son maître et qui lui apprit les rudiments de la mise en scène. Ce qui étonne en ces temps du muet, c'est la rapidité avec laquelle on faisait un scénario et on tournait un film. Tout se passait dans la fièvre de l'action et le réalisateur savait s'adapter spontanément aux besoins des circonstances. Cet homme de métier qui a plus d'une centaine de films à son crédit (muets et sonores), hélas! il ne nous fournit pas grand-chose sur le secret de son travail, sur les problèmes de la mise en scène, sur les remaniements d'un scénario, sur la direction d'acteurs. C'est regrettable. L'auteur a préféré nous livrer ses rencontres avec Pancho Villa (avec qui il a fait un film), avec Adolf Hitler et maints acteurs qui se nomment Humphrey Bogart, Mary Pickford, Marlene Dietrich, John Wayne, Errol Flynn, Gloria Swanson... Cela fournit souvent des tableaux savoureux. Il reste que cet Irlandais, frère des Navajos, ne manque pas de courage, de ténacité, d'exigence et de couleur. Ses mémoires se lisent comme un roman d'aventures. D'aventures dans le cinéma. Et cela éclaire parfois le lecteur sur les difficultés d'être cinéaste.

L.B.

JEUNE CINÉMA, 1960 - 70

Michel Duvigneau, Collection Données actuelles, L'Ecole, Paris, 1974, 176 pages.

Le grand avantage du livre fort intéressant de Michel Duvigneau, *Jeune cinéma 1960-70*, est de familiariser un public non initié aux caractéristiques thématiques, esthétiques, stylistiques du jeune cinéma à travers le monde. Certes, l'approche de Duvigneau ne se prétend pas exhaustive, complète et profonde mais elle précise l'évolution sociale, historique, politique et économique d'un mouvement déterminant dans l'Histoire du cinéma, dresse un bilan des apports positifs des jeunes cinéastes et ouvre des voies originales de compréhension d'un phénomène qui souvent nous échappe à cause de son caractère très récent.

Divisé en huit chapitres, le livre examine la réalité du créateur et de son public, présente le témoignage personnel d'un jeune réalisateur : Robert Mankin, voyage en Hongrie à travers sa production cinématographique. S'attarde sur "plusieurs moyens d'expression au service d'une même intention : l'Amérique Latine dans son cinéma, sa littérature, sa musique...", soulève les problèmes de la création cinématographique en Occident, consacrant une place importante aux cinémas québécois et africains, aborde les questions de l'art et de l'argent, de l'artiste et de la société, de l'art et de la vie, de l'art et des moyens techniques, et offre, en guise de catalogue provisoire, un aperçu sur la thématique du jeune cinéma sur, plus particulièrement, les thèmes du réel et de l'imaginaire et de l'homme dans la société.

Tous les chapitres ne sont évidemment pas d'égale importance. Ainsi le chapitre huit consacré à la thématique du jeune cinéma est presque exclusivement une énumération fastidieuse de titres de films reliés aux thèmes cités. J'aurais souhaité que Duvigneau analyse plus longuement la plupart des films qui lui servent de points de repères et que son approche soit un peu plus fouillée. Je regrette aussi qu'il évince Hitchcock et Pasolini avec une décontraction hautaine oubliant tout ce que ces deux cinéastes ont apporté aux jeunes réalisateurs. Malgré tout, *Jeune cinéma 1960-70*, opère une très bonne synthèse d'un courant cinématographique primordial.

A.L.

JAMES DEAN, LE REBELLE

David Dalton, Le Sagittaire, Paris,
1975, 228 pages.

Le mythe est mis sur la table d'opération, puis décortiqué, disséqué, analysé par le chirurgien de service David Dalton, journaliste au magazine *Rolling Stone*. Son livre est fascinant de précision et de sensibilité. Tous ceux qui ont connu (en personne ou à travers l'écran), aimé, "vécu" James Dean, vibreront de tous leurs sens à l'hommage particulièrement émouvant rendu à la personnalité de celui qui pouvait facilement devenir un autre dieu de Hollywood.

Dalton raconte l'enfance de Jimmy à Marion, puis à Fairmount, à vingt-neuf ans, lorsque lui n'avait que neuf, faisant ressurgir le complexe freudien qu'on rattache à l'absence d'affection maternelle.

Le voici soudain en Californie, puis à New York, auditionnant pour le théâtre. Mais il devait attendre *A l'Est d'Eden* et *La Fureur de vivre* pour exploser, pour dire sa haine de la médiocrité, pour crier sa frustration, son amertume devant un père indifférent, un monde qui ne le comprenait pas.

Elia Kazan et Nicholas Ray entretenaient avec Jimmy des rapports étroits, ce qui lui permettait de donner le maximum de lui-même. Kazan résumait ainsi *A l'Est d'Eden*: "On hait son père, on se révolte contre lui ; finalement, on le retrouve, on le comprend, on lui pardonne, et on se dit : "Oui, il est comme ça..." On n'a plus peur de lui, on l'a accepté... C'est ma propre histoire." C'est aussi l'histoire de chacun, celle de James Dean lui-même dont les rapports avec le père devaient rester au point mort jusqu'à la fin.

Et si sa personnalité ne pouvait pas s'accorder avec celle, trop froide, trop systématique de George Stevens, le réalisateur de *Géant*, c'est parce que ce dernier n'avait jamais réussi à comprendre qu'il avait devant lui une masse d'énergie brute à la recherche d'une forme, un personnage en pleine mutation, que le titre original du livre (*James Dean the Mutant King*) exprime beaucoup mieux que le titre français.

M.É.

DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'ÉCRAN

Henri Lassa, Paris, Denoël, 1975,
172 pages.

Qu'y a-t-il de l'autre côté de l'écran ? Il y a la production, la distribution et l'exploitation des films. Et c'est de cela dont nous parle Henri Lassa dans son petit livre qui a fait choc en France, *De l'autre côté de l'écran*.

L'auteur détermine au départ le rôle de chacun des trois paliers commerciaux de l'industrie cinématographique. Evidemment, il utilise des exemples qui s'appliquent directement au cinéma français. Mais cela n'est pas négligeable. Et je crois que bien des situations exposées ici se vérifieraient chez nous avec quelques adaptations de circonstance. La partie la plus intéressante m'apparaît celle consacrée à "L'Etat et le cinéma". Dans le monde capitaliste (nous en faisons partie), il ne faut tout de même pas écarter les pouvoirs publics. Et si l'auteur prétend qu'il n'y a pas de crise de cinéma, il reconnaît qu'il y a des problèmes dans le cinéma. Et les problèmes surgissent surtout quand on examine la distribution. Car ce n'est pas tant les films qui manquent que la façon de les distribuer (et bien sûr de les exploiter) dans les salles. La preuve, c'est qu'en France les salles, au lieu de diminuer, augmentent. Les grands tempes de cinéma disparaissent pour faire place à deux ou trois et même quatre salles de contenance moyenne. (Et chez nous aussi). Mais, note l'auteur, si le nombre de salles augmente, le nombre de sièges ne varie pas. Toutefois, il sera plus facile d'utiliser des films qui attendent sur des tablettes ou encore de les distribuer (grâce à de nombreuses copies) dans plusieurs salles. L'auteur reconnaît que la grande concurrente du cinéma, c'est la télévision. Cependant il faut que les deux "propulseurs" d'images puissent vivre sans se détruire. Il est bien vrai que la télévision déverse sur les télé-spectateurs des films en quantité. Et cela semble provoquer une perte de clients pour le cinéma. Aussi l'auteur suggère-t-il des règlements pour empêcher que les films soient trop facilement acquis par des postes de télévision au détriment du cinéma. Mais Henri Lassa reste optimiste. Le cinéma, s'il a perdu une énorme clientèle en France, depuis dix ans, (près de la moitié) n'en demeure pas moins sain et vivant. Mais, encore une fois, il faut régler ses problèmes et l'Etat doit contribuer à trouver des solutions.

L.B.